

# "Ne pas reculer devant la psychose"

Bernard Nominé

## Les présentations de malades du Docteur Lacan \*

Tout le monde a en mémoire le célèbre tableau qui trônait au dessus du divan de Freud. Il s'agissait d'une présentation de malades à la Salpêtrière dans le service du Professeur Charcot. On peut supposer que Freud souhaitait ainsi se souvenir de celui qui l'avait initié à l'écoute de la névrose hystérique dans cette mise en scène classique de la médecine hospitalière française. Cette pratique a toujours eu un double but : assurer un enseignement mais aussi asseoir un diagnostic en provoquant un débat entre praticiens. Dans les milieux psychiatriques la question du débat diagnostique est particulièrement importante puisque le diagnostic y a toujours une part subjective devant laquelle il ne faut pas reculer. Dans cette clinique, en effet, le symptôme s'inscrit dans une relation où le thérapeute joue sa partie.

Si Freud a assisté aux présentations cliniques de Charcot, il ne s'est pas livré lui-même à cet exercice, ce n'était pas son style. Il a préféré la présentation de cas tels qu'il les a rédigés dans ses *Cinq psychanalyses* grâce auxquelles nous pouvons étudier la clinique freudienne. Reprenant à son compte l'exercice périlleux de la présentation de malades, Lacan va en infléchir la pratique et lui donner ses véritables lettres de noblesse.

La présentation de malades est une mise en scène. Elle permet au patient de donner à ses difficultés existentielles la dimension d'un drame auquel ses semblables sont intéressés. Cette relation de la souffrance de chacun à l'attention des autres constitue l'essence de ce que les psychanalystes appellent le symptôme. Voilà pourquoi la présence d'un public pendant l'entretien du patient avec l'analyste non seulement ne constitue pas un obstacle mais peut être même considérée comme un élément essentiel du dispositif.

A la question d'un patient qui se préoccupait de cette présence Lacan aurait répondu : « Ce sont des personnes choisies, elles s'intéressent à ce qui vous arrive. » Cette réponse me semble

importante ; elle introduit la notion d'intérêt, c'est-à-dire d'une écoute qui est en attente d'un savoir. Il ne s'agit pas d'un public qui sait par avance, mais d'un public qui vient pour apprendre quelque chose du patient. Autrement dit, c'est le patient qui est supposé savoir.

La présentation de malades est donc l'occasion donnée à un patient qui a vécu une expérience ineffable d'en transmettre un savoir à d'autres qui s'y intéressent. Cette transcription a déjà, en soi, un caractère thérapeutique car elle restaure un lien là où une expérience inaugurale avait isolé le sujet de ses congénères.

L'aléatoire de cette rencontre en rajoute sur la dimension souvent tragique de cette mise en scène et souligne la spécificité de la présence de l'analyste qui sait provoquer l'entrée en scène du sujet comme inconscient. A la suite de Lacan, l'enseignement clinique de la psychanalyse se poursuit grâce à ce dispositif.

Pour essayer de cerner la position de Lacan face au sujet psychotique, j'ai pensé que la meilleure solution était de se référer à ses présentations de malades. Lacan s'y offrait en spectacle dans son rôle de psychanalyste. Tous ceux qui, depuis, pratiquent la présentation de malades, pourront vous dire que dans cet exercice périlleux, c'est l'analyste qui est sur la sellette, c'est lui qu'on a à l'œil. Un autre personnage est remis en question dans cet exercice, c'est le praticien hospitalier qui propose la présentation. Son diagnostic et la direction qu'il a donnée au traitement peuvent être remis en question à l'issue de la présentation et cet exercice de la présentation n'aurait pas lieu d'être si le praticien ne demandait rien à la psychanalyse et s'il se contentait de livrer un spécimen à un habile montreur d'ours pour tester ses compétences. Dans ses présentations de malades, Lacan était invité par une équipe soignante qui lui supposait un savoir, mais Lacan renversait la situation en mettant le patient à cette place. On pouvait alors assister à une scène où Lacan se soumettait à la logique d'une rencontre singulière. C'était bien souvent au prix de cette soumission que Lacan obtenait ce qu'il voulait, à savoir : un témoignage le plus juste possible de l'expérience subjective de la psychose et notamment en ce qui concerne le rapport du sujet à la parole.

Je vous propose un commentaire sur une présentation de Lacan qui a été publié dans le premier numéro *Del Analiticon* sous le titre "Una psicosis lacaniana". Cette présentation a eu lieu en février 1976, au moment où Lacan donnait son séminaire sur le Sinthome qui est essentiellement consacré à la psychose à travers l'œuvre de James Joyce. Ce séminaire reprend la question préliminaire sous un angle nouveau. La psychose y est décrite comme un défaut dans le nouage borroméen entre Réel Symbolique et Imaginaire. Et plus précisément Lacan y démontre que dans la psychose c'est le père comme symptôme - c'est-à-dire comme quatrième terme - qui manque pour fixer le nœud entre les trois registres.

Toute la question de ce séminaire tourne aussi autour de la question de qui est fou et qui ne l'est pas. Qu'est-ce qui fait la différence entre le psychotique et le sujet dit normal ? On voit bien que c'est une question qui hantait véritablement Lacan. C'est parce que Lacan n'a pas reculé devant cette question qu'il a pu se servir de la psychose comme d'un enseignement incontournable concernant les rapports de l'être parlant au langage. Seul le psychotique peut nous enseigner quelque chose de la structure qui nous enferme dans ce qui est, pour nous, la meilleure et la pire des choses : la langue. Voici comment Lacan arrive à extraire cet enseignement de la bouche d'un patient qu'on lui présente.

Cela n'a rien d'un entretien non directif, bien que cela ait été à la mode dans les années 70. Lacan dirigeait l'entretien, il ne se laissait pas embarquer dans toutes les impasses proposées par le malade. Il ne le laissait pas errer non plus et nous verrons comment il insiste parfois pour tenter de le remettre dans le droit chemin, pour lui éviter les dérives et les espoirs dangereux. L'entretien commence par une invitation assez ferme de Lacan face à ce patient, Monsieur P. pas très décidé à parler.

Lacan — Parlez-moi de vous. Je ne vois pas pourquoi vous ne parleriez pas ; vous savez bien ce qui vous arrive.

Monsieur P. — Je ne parviens pas à m'identifier. Et il se perd dans des explications sur une division qu'il perçoit entre le monde imaginaire et le monde réel. Lacan coupe court.

- Parlez-moi de votre nom.

Monsieur P. dit alors comment il découpe son nom et son prénom en deux, ce qui fait ainsi entendre sans pour autant qu'il le dise qu'il est, par son nom, identifié à l'exception. Prime au geai rare. ( Gérard Primeau) Evidemment, nous qui lisons ça sans avoir entendu l'homme qui l'énonce, nous avons envie de rire. Voilà un sujet qui nous avoue qu'il se prend pour l'*avis rara*, l'oiseau rare. Lacan se contente de souligner :

- Geai rare. Mais il se garde bien de faire le moindre commentaire. Il fait celui qui n'entend pas. Ce qui permet à Monsieur P. de ne pas se perdre dans un abîme ouvert par l'équivoque mais d'enchaîner plutôt sur cette division créée par ce nom « mis en morceaux. » Cette profonde division se retrouve dans son système de pensée. Il explique à Lacan que ses pensées sont articulées en deux parties, deux propositions qui se répondent. Une première proposition s'impose à lui, c'est une phrase imposée, il l'appelle aussi émergente parce qu'elle émerge dans sa tête mais qu'il ne sait pas d'où ça lui vient. Il croit qu'on lui impose, mais il ne sait pas qui. Et puis cette phrase imposée est suivie d'une réflexion qu'il reconnaît comme sienne et qu'il appelle réfléchie parce qu'elle est le fruit de sa réflexion. Les deux propositions, émergente et réfléchie, sont articulées par un : “mais”.

«On veut monarchiser mon intellect mais la royauté est vaincue.» Lacan lui demande des précisions, des exemples pour illustrer ce phénomène de la pensée divisée et il cherche à isoler ce

phénomène élémentaire de ce qui, chez ce patient, se compliquera par la suite sous la forme d'un délire de télépathie.

C'est sur ce trait de division entre parole imposée et parole réfléchie que Lacan reconnaîtra « la psychose lacanienne » et c'est ce point qu'il commentera à la séance suivante de son séminaire : « Comment est-ce que nous ne sentons pas tous, que des paroles dont nous dépendons, nous sont en quelque sorte imposées ? C'est bien en quoi ce qu'on appelle un malade va quelquefois plus loin que ce qu'on appelle un homme bien portant. La question est plutôt de savoir pourquoi est-ce qu'un homme dit normal ne s'aperçoit pas que la parole est un parasite ? » Pourquoi certains « vont jusqu'à le sentir ? ».

Cette question de Lacan nous renvoie à son séminaire de l'année 1956, sur les psychoses. Lacan critique cette idée classique selon laquelle l'inconscient chiffré dans le symptôme névrotique serait à ciel ouvert dans le phénomène psychotique. Certes dans la psychose nous observons des phénomènes qui mettent à jour l'existence d'une phrase symbolique toujours prête à émerger de façon parasite dans le psychisme du sujet. Mais est-ce là l'inconscient ? Cette phrase symbolique témoigne essentiellement de ce que pour chacun d'entre nous les signifiants préexistent au fait que nous pouvons les articuler. Mais bien sûr nous supposons que c'est l'Autre qui les a articulés avant nous et lorsque cette phrase symbolique émerge dans un lapsus, un rêve, au décours d'une association d'idées surprenante, nous nous efforçons de lui donner du sens, le sens du discours de l'Autre. C'est ça l'inconscient freudien.

Avant toute supposition d'un message de l'Autre, ou au-delà de toute supposition d'un sens, il faut bien admettre que le symbolique s'articule de lui-même. Les signifiants peuvent s'associer en chaîne, soit par des liens purement logiques comme on peut en entendre proférer par le sujet autiste — c'est le réel de la langue — soit par des homophonies purement contingentes. Bref les signifiants copulent dans nos têtes sans que nous y prêtions attention. Le fait que nous y soyons un peu attentifs peut nous donner le sens de la répartie et du mot d'esprit. Mais il ne faut pas oublier que le mot d'esprit n'est pas un pur non-sens, il se sert du non-sens pour faire entendre un sens interdit, un sens caché ; c'est pour cela qu'il ne peut se concevoir sans mobiliser l'inconscient. Or qu'est-ce que l'inconscient si ce n'est un nœud de significations qui capotonne le défilé automatique de la modulation continue des signifiants qui court dans nos têtes sans que nous y prêtions attention ? L'inconscient signale l'émergence de la modulation continue mais il en fait un oracle, c'est-à-dire quelque chose qui est à interpréter. Dans la psychose cette modulation continue émerge désarrimée de toute intention de signification, c'est-à-dire désarrimée de l'Autre.

Il faut savoir distinguer l'Autre et le Symbolique. L'Autre est le lieu symbolique où le sujet situe le code de ses messages. Mais ce qui spécifie l'Autre c'est que le trou du symbolique y prend la valeur d'un désir supposé qui concerne le sujet. L'Autre n'est pas simplement le lieu du code

symbolique, c'est une instance que nous personnifions, c'est-à-dire que nous lui supposons une intention de signification, support d'un désir qui n'est pas anonyme et qui nous est adressé.

Monsieur P. témoigne de cette notion de modulation continue, avec ses phrases imposées, émergentes : elle est une émergence du symbolique mais pas un message de l'Autre. Pour en faire un message de l'Autre il faudrait une invention que Monsieur P. ne peut pas vraiment faire. Il essaye bien de les contrer en les complétant directement lui-même par ce qu'il appelle ses phrases réfléchies mais cela ne suffit pas pour cerner une intention de signification venue de l'Autre. Certes il confie à Lacan, en fin d'entretien, que par moments il a eu l'idée que ses phrases émergentes étaient comme des questions qu'on lui posait et qu'il devait y répondre pour sauver la France du fascisme mais ce début de délire de mission n'a pas tenu. C'est pourquoi ses phrases imposées ont évolué vers un phénomène de télépathie. Monsieur P. confie à Lacan qu'il est télépathe émetteur.

- Lacan : Vous êtes émetteur ?

- Monsieur P. : Peut-être ne m'entendez-vous pas.

- Lacan : Non, je vous entends très bien, vous êtes un émetteur télépathe. En général la télépathie est de l'ordre de la réceptivité, non ? La télépathie vous avertit de ce qui va se passer ?

- Monsieur P. : Non ça c'est de la voyance. La télépathie c'est la transmission de la pensée.

- Lacan : Alors, à qui transmettez vous ?

- Monsieur P. : Je ne transmets aucun message à personne. Ce qui se passe dans mon cerveau est entendu par certains récepteurs télépathes.

- Lacan : Par exemple, moi, je suis récepteur ?

- Monsieur P. : Je ne sais pas.

- Lacan : Je ne suis pas très récepteur parce qu'il est évident que je doute de votre système. Les questions que je vous ai posées prouvent que c'est justement de vous que je souhaite des explications.

Un peu plus loin dans l'entretien Monsieur P. confiera à Lacan qu'il a par moments l'impression que ses pensées sont transmises par la radio ou la télévision. Il écoute ou regarde une émission et tout à coup, à quelques signes qu'il perçoit, un rire, un changement de ton, une phrase inattendue, il a la certitude que les animateurs de l'émission ont entendu ses pensées et qu'ainsi tout le monde en profite. Son système de pensée est désubjectivé, dépersonnalisé. Non seulement il reçoit ces messages imposés de nulle part mais ses propres pensées réfléchies sont disséminées par télépathie dans l'univers.

Tout ceci nous laisse penser qu'il y a une complète forclusion de l'Autre pour ce patient. Pas moyen d'élaborer une métaphore paranoïaque stable. C'est pourquoi Lacan n'est pas très optimiste à son sujet. Il dit à son auditoire, à l'issue de la présentation : « Je ne suis pas très optimiste pour l'avenir de ce garçon. Il a l'impression que les phrases imposées se sont aggravées. La sensation

qu'il appelle télépathie est un passage ultérieur. D'un autre côté c'est cette sensation d'être observé qui provoque son désespoir. Je ne vois pas comment il va s'en sortir » C'est ce point qu'il commente dans son séminaire en soulignant l'insupportable pour ce patient de ne rien pouvoir garder de secret. C'est ce qui avait motivé une tentative de suicide, seule parade à ce que ses phrases imposées désignent comme un sale assistanat, ou sale assassinat politique. C'est le réel de la langue qui fait voisiner l'assistanat avec l'assassinat mais Monsieur P. lui-même ne peut rien dire à propos de cette équivoque. Certes il reconnaît que ça peut être un jeu de mots mais il ne lui donne aucun sens particulier. Il n' y a de sa part aucun calcul. Lacan se garde bien d'en suggérer la moindre signification.

Il est certain qu'on peut se dire que ses paroles imposées sont en quelque sorte un sale assistanat, une assistance dont il se passerait bien et qu'en même temps cette expérience est assez voisine de celle du Président Schreber qui parlait d'assassinat d'âme. Mais ces associations qui sont les nôtres et que Lacan devait bien avoir en tête n'auraient été d'aucun secours pour Monsieur P. Lacan se contente d'indiquer à une possible subjectivation.

La première fois que Monsieur P. parle de cet assassinat, Lacan lui demande :

- « Dites moi, vous, on ne vous a pas assassiné ? » Un peu plus loin dans l'entretien, Lacan lui fera une suggestion. Il lui dit :

- « Ces phrases qui vous traversent expliquent votre assassinat ; c'est plus ou moins ce que vous-même disiez il y a peu de temps ». Ce qui peut s'entendre de deux façons : « si les phrases vous traversent ainsi c'est parce qu'on a monarchisé, on a tué votre intellect », et là Lacan ferait référence au vécu subjectif de ce patient, mais ça peut aussi bien s'entendre d'une façon très simple : « c'est parce que ces phrases imposées vous sont insupportables que vous avez tenté de vous assassiner vous-même. » Dans les deux cas il s'agit de renvoyer ce signifiant qui s'est imposé au malade à une élucidation de son expérience subjective. Je me suis demandé pourquoi Lacan insistait tant sur ce point et je me suis aperçu que ce sale assistanat / assassinat politique était l'une des seules paroles imposées que Monsieur P. n'avait pas réussi à articuler avec une réflexion propre. L'effort de Lacan visait donc, peut-être, à ne pas laisser ce patient devant la perplexité angoissante déclenchée par cette émergence mais à lui indiquer qu'il lui supposait une place de sujet dans cette affaire. Au fond c'est la même stratégie que celle qui consistait à lui dire : je ne vous comprends pas par télépathie et si je vous pose des questions c'est parce que « c'est de vous que je souhaite des explications. »

Ce point essentiel illustre l'intérêt thérapeutique des présentations de malades telles qu'elles ont été remises à jour par Lacan. C'est l'occasion pour un patient d'essayer de témoigner d'une expérience qu'il n'a pas pu subjectiver jusque-là. La mise en scène et la rencontre un peu solennelle du patient avec le Docteur Lacan l'encourageait à faire cet effort. D'autant que le célèbre

psychanalyste s'était déplacé et qu'il faisait lui-même un effort pour ménager une place à la subjectivité du malade. Il ne s'agissait pas du tout d'en faire un cas qui conforterait sa brillante théorie mais d'en attendre un témoignage subjectif qui ferait avancer la théorie. C'est ainsi qu'à la séance du séminaire qui suit la présentation de Monsieur P., Lacan s'appuie sur le témoignage de ce patient pour analyser le comportement de Joyce vis-à-vis de sa fille Lucia, schizophrène notoire. Lacan s'interroge sur le fait que Joyce la prenait sérieusement pour une télépathe. « En raison de ce malade dont je considérais le cas la dernière fois que j'ai fait ce qu'on appelle ma présentation à Sainte Anne », le fait que Joyce essaye de défendre sa fille Lucia en disant « qu'elle est une télépathe me paraît certainement indicatif. Indicatif de quelque chose qui est le point que j'ai désigné comme étant la carence du père. » Autrement dit c'est notamment à partir du témoignage apporté par Monsieur P. que Lacan avance le diagnostic de la psychose de Joyce, ce qui n'est pas une mince affaire.

\* Pour une conférence à Venise, décembre 2000